« Allons travailler » (Zola, *L'Œuvre*), mais pas à n'importe quel prix

Lectures d'un motif littéraire au tournant du siècle (1880-1914)

Aurélien LORIG

Université de Reims-Champagne Ardenne, CRIMEL

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9720

Résumé : Dans le second dix-neuvième siècle, le courant naturaliste et le mouvement libertaire s'intéressent à la dimension concrète et immédiate de la vie ouvrière. La figure du travailleur est souvent associée à un idéal d'émancipation à la tâche. Dès lors, une réflexion d'ordre moral s'impose dans le contexte de la révolution industrielle et d'un nouveau Dieu autant désiré (par les patrons) que craint (par les ouvriers) : le Dieu-Capital. De la théorie philosophique du travail aux œuvres littéraires, cet article s'intéresse à la présence d'un motif mettant au jour des enjeux multiples : éthiques, politiques, économiques, sociaux, etc.

Mots-clés : Naturalisme –Libertaire – Capitalisme – Individu – Roman – Théâtre.

Introduction

En France, au XIX^{e} siècle, la révolution industrielle bouleverse le rapport au travail. Pierre Léon considère d'ailleurs qu'entre 1840 et 1870, il y a ce qu'il nomme un « dôme[1] » d'accélération industrielle. Au tournant d'un siècle révolutionné par la machine et le développement des usines, l'art pictural a cherché à représenter ce changement majeur avec l'émergence, dans le champ social, de la figure de l'ouvrier. En 1902, ce fut le cas du peintre Jean Emile Laboureur dans sa toile intitulée *Les Usines*[2]. On y voit un ouvrier contemplant un décor composé de cheminées d'usine avec leurs fumées qui colorent le ciel de teintes grisâtres. Du côté des écrivains, si la représen-

[1] Voir Pierre Léon, *La Naissance de la grande industrie en Dauphiné*, Presses Universitaires de France, Paris, 1954.

[2] Tableau exposé au Musée d'art de Nantes.

tation du travail manuel – et d'ouvriers à la tâche – est présente dans le premier dix-neuvième siècle chez Honoré de Balzac (*Le Curé de village*, 1839, en feuilleton) ou encore Georges Sand (*La Ville noire*, dans *L'Éclaireur,* en 1846), l'espace-temps prolétaire s'impose toutefois plus tardivement en régime fictionnel. La figure de l'ouvrier coïncide davantage, du moins pendant un temps, avec une relative absence dans les romans[3]. C'est en 1877, avec la parution de *L'Assommoir* d'Émile Zola en volume chez Charpentier, que s'opère un tournant. Comme le souligne Henri Mitterand, il s'agit là de la « naissance de l'ouvrier romanesque[4] ». Les écrivains du second dix-neuvième siècle, conscients des problématiques sociales, économiques et politiques que la révolution industrielle implique dès les années 1840, font le choix d'intégrer dans leurs œuvres la réalité quotidienne des travailleurs. Ainsi, le roman réaliste – mais surtout naturaliste – multiplie l'évocation des lieux où l'on travaille (ateliers, usines). Il s'intéresse également aux conditions des travailleurs (outils, horaires, hiérarchies, sécurité, hygiène) et à leurs revendications (syndicalisation, grèves). Parmi ces hommes à la tâche qui peuplent bien des romans passés à la postérité, il y a les personnages de *Germinal* d'Émile Zola, en 1885. Le texte met en scène le quotidien révolté et révoltant de mineurs qui descendent chaque jour au fond de la mine, celle que l'auteur appelle le Voreux, l'image nous renvoyant à la bête se nourrissant de chair humaine.

Le personnage de l'ouvrier, devenu central dans de nombreuses fictions ou pièces des années 1880-1914, sert à interroger la valeur et le prix du travail. Force est de constater que si le fait de travailler est jugé nécessaire par la plupart des auteurs, qu'ils soient naturalistes ou libertaires, il n'en demeure pas moins vrai que le travail ne sort pas l'ouvrier de sa misère. Pire encore, les activités manuelles exercées le sont, trop souvent, au détriment de toute humanité, et surtout de toute dignité. C'est justement ce que doit endurer l'ouvrier au nom d'un nouveau Dieu-Capital que dénoncent de nombreux écrivains. On ne peut pas travailler à n'importe quel prix : celui de la souffrance, de l'insalubrité, et parfois même, au prix de sa vie. On ne doit pas mourir en manifestant, comme ce fut par exemple le cas à Fourmies, ancienne cité industrielle et textile du Nord de la France. C'est là-bas que le 1er mai 1891 a été marqué par un bain de sang. En effet, le monde ouvrier se mobilise en ce jour symbolique pour de meilleures conditions de travail. Parmi les revendications, la journée de huit heures, la création d'une bourse de travail ou encore celle d'une caisse de retraite. Alors que quelques ouvriers ont été arrêtés le matin, tandis qu'ils tentaient de rallier à leur cause la seule filature qui poursuivait ses activités, les manifestants venus réclamer leur libération le soir, sur la place de l'église, font face aux forces de l'ordre, lesquelles répondent aux cailloux lancés par des tirs en direction de la foule. Dix victimes sont touchées à bout portant dont l'enfant Émile Cornaille âgé d'à peine onze ans. C'est ce drame qui conduit Clemenceau à s'inquiéter de la situation auprès de ses collègues députés, quelques jours plus tard : « […] il y a disproportion monstrueuse entre l'attaque et la répression ; il y a quelque part, sur le pavé de Fourmies, une tache

[3]Pour approfondir cette question, voir Madeleine Rebérioux, « L'ouvrier à travers les arts et la littérature », *in* Willard, Claude (dir.), *La France ouvrière, Des origines à 1920*, Éditions de l'Atelier, Paris, 1995, pp. 455-493.

[4]Henri Mitterand, *Le Regard et le Signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », Paris, 1986, p. 209.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

de sang innocent qu'il faut laver à tout prix[5] ! » L'homme politique considère le geste des autorités comme une faute morale qu'il faut absolument réparer.

Toutefois, si d'aucuns s'émeuvent de la situation, l'état des lieux que la littérature retranscrit par l'intermédiaire de la fiction laisse apparaître tout le chemin qu'il reste à parcourir pour parvenir à améliorer le quotidien des ouvriers. Certains écrivains qui ont été des enquêteurs de terrain avant d'être des romanciers ou des dramaturges ne peuvent que constater : le travailleur est aliéné, détraqué, littéralement tué par la rude besogne. Cette situation conduit à des tragédies et occasionne dans la société des tensions sociales fortes dont les romanciers comme les dramaturges rendent compte. Parmi eux, Zola est parfaitement conscient de l'importance du travail comme point d'équilibre social, notamment lorsqu'il s'adresse à Flaubert, le 30 novembre 1871 : « Quand le travail marche, tout marche[6]. »

Cependant, la formule zolienne qui prend place dans des considérations sur le travail de l'écrivain prend une tout autre tournure si on la replace dans le contexte de la révolution industrielle, laquelle tient davantage d'un capitalisme à marche forcée où l'on renonce au bonheur du plus grand nombre. C'est ce que souligne notamment Léon Cladel, écrivain naturaliste, auteur en mai 1884 d'un court récit intitulé « Vyr le porion ». Au détour d'un dialogue, la situation actuelle de l'ouvrier est ainsi considérée : « Faut-il donc sacrifier la vie de beaucoup de misérables à la prospérité de quelques riches[7] ? » L'interrogation est à replacer dans son contexte : Cladel s'est rendu avec Paul Heusy et Camille Lemonnier, eux aussi écrivains, dans les mines situées en Belgique, plus précisément dans la province de Hainaut. Tous trois y rencontrent un contremaître dévoué à son travail. Cet homme, un certain Angélus Vyr, est un véritable héros dans un « enfer[8] » marqué par les coups de grisou, les inondations et la chaleur. Vyr fait partie de ces « éternels damnés, morts vivants » qui sont « laissés en leur tombeau[9] » à la fin du récit, comme le rapporte le narrateur-auteur Cladel. L'analogie entre le fond de la mine et le monument funéraire servant de sépulture met au jour un rapport effrayant au travail, lequel est au centre de débats philosophiques que les romanciers qui nous intéressent dans cet article ne connaissent que trop bien.

Effectivement, les idées de Karl Marx et Pierre-Joseph Proudhon nourrissent les fictions de l'époque. Si Marx s'est intéressé à des sujets comme la valeur et la division du travail, il a surtout exploré les enjeux du capitalisme en concentrant ses réflexions sur l'aliénation et l'émancipation par le travail. De son côté Proudhon propose une vision plus idéalisée. En 1858, dans *De la justice dans la révolution et dans l'Eglise,* il considère que le travail est « un et identique dans son plan », « infini dans ses ap-

[5] Georges Clemenceau, « Il y a quelque part, sur le pavé de Fourmies, une tache de sang innocent qu'il faut laver à tout prix ! », Assemblée nationale, 8 mai 1891. Url : https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/georges-clemenceau-8-mai-1891 (Consulté le 10 /12/ 2025).

[6] Lettre autographe signée « Émile Zola » à Gustave Flaubert depuis Médan, le 30 novembre [18]78. Elle est composée de 4 pages sur un bifeuillet in-8, à l'encre noire sur papier vergé, sous chemise demi-maroquin noir moderne. La lettre évoque Maupassant et les romans de Zola, *Nana* et *L'Assommoir*. URL : https://\url{www.lemanuscritfrancais.com/fr/manuscrit/zola-emile-1840-1902-2/} (Consulté le 10 /12/ 2025). Voir également Zola, *Correspondance,* Presses de l'Université de Montréal, Montréal - CNRS, Paris, 1978, t. III, p. 343.

[7] Léon Cladel, « Vyr le porion » [1884], *Quelques Sires*, Paul Ollendorff, Paris, 1885, p. 267.

[8] *Ibid*, p. 263.

[9] *Ibid.,* p. 285.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

plications, comme la création elle-même ». Il l'assimile à une « force plastique de la société[10] », faisant de ce sujet un élément présent dans toutes les réalités, bien au-delà de la seule activité manuelle. La création artistique autant que la production industrielle sont donc concernées. Si cette lecture est critiquable d'après Marx, qui répond à son collègue dans *Misère de la philosophie* en 1847, il n'en demeure pas moins que les divergences des uns contribuent à la relative convergence des autres.

Les auteurs naturalistes et libertaires, lorsqu'ils représentent le monde du travail, ont à cœur de dénoncer des situations en accordant un soin tout particulier à l'ancrage de la narration dans le référent[11]. Ils associent étroitement le travail à un style qui sert à dépeindre une condition ouvrière sur fond de révolte. Ce qui prévaut en premier lieu, c'est la dimension concrète et immédiate de la vie ouvrière en entremêlant considérations sociales, politiques, économiques, et bien entendu morales. Le prix à payer pour l'ouvrier apparaît comme un formidable levier pour s'attaquer à un certain modèle économique et social, celui qui a vu les usines se multiplier dans le paysage urbain et qui a conduit à des luttes ouvrières aussi brutales que nécessaires. De la représentation de l'ouvrier en tant que personnage à la beauté révoltante des images et des imaginaires, le motif du travail permet à la fois de dresser un état des lieux et de s'interroger sur la dimension sociale de l'œuvre, laquelle ouvre certaines fois le champ des possibles utopiques, même lorsque tout semble désenchanté.

1 Représenter l'ouvrier au travail à travers des personnages

Pour représenter le travail, les écrivains se servent de leurs personnages. En les situant dans des univers qui, de prime abord, opposent des figures antagonistes, le romancier fait du récit un espace où les voix s'affrontent, aussi bien dans le roman que dans le théâtre.

Du côté romanesque, Camille Lemonnier est l'un de ceux qui incarnent l'affrontement entre des personnages qui, chacun à leur façon, se font une certaine idée du travail. Ainsi dans *Happe-Chair* (1886) le lecteur est-il plongé dans un récit ayant pour cadre l'industrie métallurgique des laminoirs, sur fond de violence sociale à travers la révolte ouvrière à laquelle la grève viendra apporter une éclosion brutale. Pour l'écrivain que l'on surnommait bien volontiers le Zola belge, il est question de mettre en scène des personnages aussi interdépendants qu'irréconciliables, car la valeur et le prix du travail ne sont pas les mêmes pour l'ouvrier Huriaux et le patron Poncelet. Si le premier exprime avec ses collègues ouvriers de justes revendications, le second est dépeint comme une incarnation de l'économie capitaliste, ce que le roman relate de la sorte lorsqu'il s'agit de justifier une baisse des salaires pour les ouvriers :

> Poncelet les laissa vider leur rhétorique ; puis, en homme qui sait manier la parole, il leur répondit par les éternels arguments des directions aux prises avec les ouvriers. […] Il les tenait tous pour de très bonnes gens, les aimait comme sa propre famille ; mais les affaires n'allaient pas ; les actionnaires

[10] Pierre-Joseph Proudhon, *De la justice dans la révolution et dans l'Église*, t. 3, Rivière, Paris, 1858, p. 89.

[11] Voir Barthes, Roland, « L'effet de réel », *Communications*, n° 11, 1968, pp. 84-89.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

> n'avaient plus qu'un faible dividende ; les magasins étaient encombrés de stocks ; et, d'ailleurs, une solidarité liait le patron et le travailleur[12].

La maîtrise d'un argumentaire toujours identique, visant à manipuler les travailleurs dans un flot verbal qui entend faire taire la contestation, occupe une place importante dans le roman. Ce dernier pourtant, loin de présenter des personnages systématiquement irréconciliables, fait entendre aux lecteurs, à certains endroits du récit, des voix qui dépassent l'opposition frontale. Certains cherchent, en effet, à améliorer un système jugé inéquitable. L'ingénieur et contre-maître Eugène Jamioul incarne ladite voix, lui qui est présenté comme « une intelligence ouverte, toujours en quête d'améliorations pratiques[13] ». Jamioul a songé à une « immense conception économique qu'il mûrissait dans le secret de ses veilles et qui devait transformer les rapports du capital et du travail[14] ». Bien plus que de proposer une vision purement manichéenne de la question, les textes littéraires qui prennent pour thème principal le rapport de l'ouvrier à son travail ont à cœur de rééquilibrer les choses dans un univers souvent marqué par l'inhumanité du patron et la colère de l'ouvrier.

Idéalistes ou pragmatiques, certains personnages incarnent ces voix nuancées, notamment dans le théâtre libertaire de l'époque. Octave Mirbeau est l'un de ces dramaturges qui s'empare du travail comme d'une thématique capable de représenter un monde d'apparence polarisé, mais au cœur duquel existent des figures susceptibles de porter une autre vision, aussi vaine puisse-t-elle être. Si Mirbeau considère, à l'occasion de la parution de *Travail* en 1901, l'un des Quatre Évangiles romanesques de Zola, ce que devrait être le travail, à savoir procurer « la joie d'homme libre, au lieu de rester ce qu'il fut toujours, plus ou moins, une souffrance, une abjection d'esclave…[15] », il n'en constate pas moins que les univers professionnels sont malheureusement peuplés de mauvais bergers. Ceux-ci ont d'ailleurs donné, quelques années auparavant, le titre de l'une des pièces les plus emblématiques de Mirbeau, *Les Mauvais Bergers* (1897). Dans une tragédie prolétarienne en cinq actes que Florence Fix considère comme une pièce portant sur « la hantise du débordement ouvrier[16] », Mirbeau met en scène un rouleur (Jean Roule) opposé à son patron (Hargand). Une grève finit par éclater, conduisant inévitablement à une succession de drames, à l'instar de ce qui se passe pour les protagonistes zoliens de *Germinal.* Le lecteur-spectateur[17] assiste à la mort de Jean Roule, de sa femme Madeleine, de l'enfant qu'elle porte, et même de Robert Hargand, le fils du patron bourgeois, un jeune idéaliste. C'est ce dernier qui porte d'ailleurs une voix d'équilibre face à un père prêt à faire couler le sang pour réprimer la grève des ouvriers. Si la parole du fils à son père donne à voir deux visions du travail, dans d'autres pièces, la voix des personnages connaît un déséquilibre entre les tenants du pouvoir économique et industriel et les ouvriers.

[12] Camille Lemonnier, *Happe-Chair*, Monnier, de Brunhoff et C^ie^, Paris, 1886, p. 395.
[13] *Ibid.,* p. 16.
[14] *Ibid.*, p. 446.
[15] Octave Mirbeau, « Travail », *L'Aurore,* n° 1303, 14 mai 1901, p. 1.
[16] Florence Fix, « Zola et Mirbeau face à la pauvreté, enjeu sociopoétique du naturalisme », *Excavatio*, vol. XXX, 2018. Url : http://aizen.zolanaturalismassoc.org/excavatio/archives/v30.html (Consulté le 10 /12/ 2025).
[17] Pièce représentée au Théâtre de la Renaissance, le 15 décembre 1897.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

C'est ce que représente Georges Darien dans une pièce intitulée *La Viande à feu* en 1907. Pour l'écrivain pétri d'idées libertaires, ce drame ouvrier en quatre actes prend pour sujet le travail de la main-d'œuvre enfantine dans l'industrie verrière. L'essentiel de l'action se passe à l'usine fictive de Vieux-Bois dirigée par M. de Clairemare qui, avec le soutien d'un abbé prévaricateur (l'abbé Pandolle), exploite des enfants jusqu'au drame : la mort de l'enfant Michel, un ouvrier intentionnellement brûlé par un contremaître cynique. La plaie du garçon finit par s'infecter, faute de soins. Michel agonise sous les yeux de sa mère venue le voir, car elle s'inquiétait des conditions dans lesquelles son fils travaillait. Une lettre qu'elle avait reçue était à l'origine de cette visite inopinée. Si la dernière scène de l'acte IV s'achève sur la colère des ouvriers qui lancent des cris (« Assassins ! Cannibales ! À mort ! À l'eau ! À l'eau[18] ! »), l'essentiel de la pièce est marqué par les répliques des patrons cherchant à justifier l'injustifiable :

> Moi, c'est pour bien vivre ! Pour jouir !... Le *struggle for life*… la survivance du plus fort… et que le plus faible avale sa chique !... C'est pour bien vivre ! (*Se retournant, en désignant la verrerie, derrière lui.*) que je fais trimer ça… que je fais turbiner la viande à feu !... (*Il boit.*) Mon arrière-grand-père et mon père l'ont fait avant moi… pour bien vivre… Au four, la viande à feu !... Malheureusement, après moi…[19].

La lutte darwinienne pour la survie prend dans cette réplique de M. de Clairemare une tournure ironique, ôtant au personnage toute humanité. C'est d'autant plus frappant que les mots des enfants-ouvriers sont quant à eux le plus souvent de courtes répliques noyées par les arguments fallacieux des patrons. Pour autant, Henri de Clairemare, le fils du patron, incarne une parole sensiblement différente, s'opposant à son père à la fin de la pièce lorsqu'il voit comment tournent les événements. Agit-il sincèrement ou cherche-t-il à tirer profit de la situation face à son père désormais devenu une autorité contestée ? Quoi qu'il en soit, le lecteur découvre une pièce où la disparition de l'enfant fragile et innocent livré en pâture aux monstres du capitalisme passe par des images aussi frappantes que révoltantes. Darien, comme d'autres, fait appel à une phraséologie constituée d'images figées dont l'expressivité sert l'intention autant que l'illustration : l'intention de dénoncer le prix du travail et l'illustration par des analogies qui sont des procédés de concrétisation.

2 Représenter l'ouvrier au travail à travers des images

C'est justement un qualificatif métaphorique qui donne son titre à la pièce de Darien, *La Viande à feu*. Dans un ouvrage consacré à *La Vie tragique des travailleurs* paru en 1908, Léon et Maurice Bonneff explicitent la tournure dans le chapitre consacré aux « travailleurs du feu », autrement dit les ouvriers verriers :

> C'est par un terme plus expressif et plus brutal : la viande à feu, que les ouvriers verriers se désignent eux-mêmes. Le travail de ces hommes, l'un

[18] Aurélien Lorig (dir.), *La Viande à feu (1907). Un drame en quatre actes par Georges Darien*, Épure, coll. « Héritages Critiques », Reims, 2025, p. 213.
[19] *Ibid.,* p. 93.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

> des plus pénibles qui soient, justifie la rudesse de l'expression : enfants, les apprentis verriers affrontent la morsure du feu ; c'est devant les brasiers des fours que, sous quatre cents degrés de chaleur, cueilleurs et souffleurs tombent, assommés par la congestion cérébrale[20].

Comparable à un enfer, l'industrie verrière apparaît comme un monstre, ce que Darien n'hésite pas à renforcer par l'image, interpellant au passage le lecteur sur un prix à payer scandaleux, surtout lorsqu'il est relayé par le discours du religieux Pandolle, soutien indéfectible des projets de M. de Clairemare :

> Est-ce ma faute, si notre Société, comme Sparte, a son Barathre – si les mères font encore des petits pour les jeter au Minotaure et à Moloch – si notre enfer social est pavé de têtes d'enfants ?...[21]

De la mythologie grecque à la Bible, l'image frappe par la violence qu'elle figure : le gouffre dans lequel les Athéniens précipitaient les condamnés, le monstre qui se repaît de chair humaine d'enfant, le démon qui tire sa joie des pleurs des mères à qui il vole leurs enfants, sont autant de références qui insistent sur la dénonciation du système capitaliste mis en œuvre dans les usines.

Ce système est aussi au cœur des images mobilisées par Lemonnier dans *Happe-Chair*. Les travailleurs du jour qui croisent ceux de la nuit lorsqu'il se relaient sont décrits comme « harassés et haletants après un labeur surhumain de cyclopes qui dure de l'aube à la nuit[22] ». La mythologie grecque nous renvoyant au géant monstrueux qui n'a qu'un œil prend ici un sens figuré lorsqu'il est mobilisé, puisque les ouvriers font un travail de cyclope, une tâche surhumaine face aux « gueules[23] » des fours. De son côté, Cladel fait également appel, à de nombreuses reprises, à des tournures qui renforcent l'imaginaire monstrueux de la mine cette fois : on y parle de « tempête de feu[24] » (pour les explosions), de « forçats[25] », de « martyrs[26] ». Dès lors, le mythe associé à un ensemble de référents fortement connotés révèle le travail des romanciers mobilisant des registres au service de la représentation du travail et du travailleur, à l'instar de ce que Zola a fait dans *Germinal* : par l'intermédiaire de la tonalité fantastique par exemple, il s'agit de rendre présent à l'esprit du lecteur une certaine réalité.

Mirbeau a d'ailleurs très bien perçu cette dimension figurée à l'œuvre dans *Germinal* qu'il considère ainsi dans le journal *La France*, le 11 mars 1885 : « C'est dans l'enfer moderne, au fond sinistre des mines, dont les gueules béantes engloutissent chaque jour tant de proies humaines, que l'auteur a placé son drame effrayant[27]. » Des naturalistes à l'écrivain libertaire, les mêmes mots sont réinvestis pour dépeindre ce qui se

[20] Léon et Maurice Bonneff, *La Vie tragique des travailleurs* [1908], Études et documentations internationales, Paris, 1984, p. 35.

[21] Aurélien Lorig (dir.), *La Viande à feu (1907). Un drame en quatre actes par Georges Darien*, *op.cit.,* p. 76-77.

[22] Camille Lemonnier, *Happe-Chair, op.cit.*, p. 11.

[23] *Ibid.,* p. 71.

[24] Léon Cladel, « Vyr le porion » [1884], *Quelques Sires, op.cit.,* p. 279.

[25] *Id.*

[26] *Ibid.,* p. 283.

[27] Octave Mirbeau, « Émile Zola et le naturalisme », *La France*, 11 mars 1885, p. 1. Pour approfondir cette question de l'enfer représenté, voir Pierre Michel, « L'enfer selon Mirbeau et Barbusse », *in* Himy-

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

passe dans la mine de Montsou où l'essentiel de l'action du roman de Zola se déroule. Si Mirbeau adopte une vision pessimiste sans éclaircie à l'horizon, Zola, à l'inverse, n'écarte pas l'espoir, lequel distingue les deux écrivains, d'après Florence Fix : « Zola ouvre la possibilité d'un horizon urbain et social[28]. » Seulement, ce que l'on voit poindre chez l'un se heurte aux réalités dépeintes par l'autre. En effet, Mirbeau n'envisage pas autre chose qu'un travail assimilé à une universelle souffrance à laquelle les ouvriers sont éternellement condamnés, à l'inverse de visions plus idéalistes comme celle que Zola met en œuvre dans *Travail*. Entre ces deux lectures du motif travail, il y a tout de même, au théâtre, une réflexion d'ordre théorique sur les moyens de continuer le combat malgré les désenchantements.

3 Imaginer un autre monde au-delà des désillusions

Si Mirbeau exprime ses réticences à l'égard de toute vision utopique du travail, notamment lorsqu'il s'agit d'une approche collectiviste qu'il condamne dans les « Questions sociales[29] » en 1896, Zola croit en un modèle coopératif inspiré des théories de Fourier et des premiers socialistes : pour remédier aux conséquences négatives de l'industrialisation, il imagine dans *Travail*[30], le Phalanstère, une nouvelle manière de structurer la société en la basant sur le travail et la vie collective. Alors que dans *Germinal* Zola pressent et imagine un tel modèle à la toute fin du roman, dans *Travail* il concrétise une utopie à travers la Cité idéale. L'auteur imagine, d'après Édouard Rolland, un « bonheur [qui] pourrait être dorénavant accessible au sein même d'une cité métallurgique[31] ». C'est le personnage de Luc Froment qui est en charge de tenter d'appliquer de façon pratique la théorie : il veut créer une usine fraternelle appelée la *Société laborieuse du Bonheur*. Zola formule ici non seulement une idéologie, mais aussi, une véritable mystique du travail, pourrions-nous avancer : en tant qu'hygiène du corps et de l'esprit et en tant que moteur de toute existence, individuelle comme collective. Dans ce roman et à partir du livre II, tous créent, entreprennent et tentent de triompher des obstacles, d'après une eschatologie humaniste très ancienne.

Toutefois, cette réalisation visant à améliorer la condition des ouvriers dans un modèle coopératif se heurte à une réalité bien plus violente, laissant entrevoir une usine souvent à mille lieues de toute assimilation à un lieu amène. De fait, aux travailleurs de la Crêcherie dans *Travail*, on peut opposer la vision très concrète de ces « milliers de fantômes humains[32] » dans *Les Mauvais Bergers* de Mirbeau. En effet, Jean Roule répond à Robert Hargand, le fils du patron, au sujet du sort des ouvriers : « Aujourd'hui, vous êtes le rêve lointain de leur affranchissement… votre nom berce leurs chimères, et endort leurs révoltes… Et demain, vous serez… allons, avouez-le…

Piéri, Laure ; Poulouin, Gérard (dir.), *Octave Mirbeau. Passions et anathèmes*, Presses Universitaires de Caen, coll. « Symposia », Caen, 2007, pp. 45-55.

[28] Florence Fix, « Zola et Mirbeau face à la pauvreté, enjeu sociopoétique du naturalisme », *art. cit.*

[29] Voir Octave Mirbeau, « Questions sociales », *Le Journal*, 20 décembre 1896, p. 1.

[30] Voir Émile Zola, *Travail, Œuvres complètes – Les Quatre Évangiles*, n° 799, t. 2, Classiques Garnier, 2025, coll. « Classiques Jaunes », Paris. Édition établie par Fabian Scharf.

[31] Édouard Rolland (2023), « *Travail* d'Emile Zola, ou la cité métallurgique comme nouveau lieu du bonheur », *in* Hermetet, Anne-Rachel ; Le Blay, Frédéric ; Le Nan, Frédérique (dir.), *Les Lieux du bonheur. Approches littéraires*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire », Rennes, 2023. Url : https://books.openedition.org/pur/186868?lang=fr (Consulté le 10 /12/ 2025).

[32] Octave Mirbeau, *Les Mauvais Bergers,* dans *Au temps de l'anarchie. Un théâtre de combat (1880-1914),* t. 3, Séguier Archimbaud, Paris, 2001, p. 60.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

député !....[33]. » La raillerie de Roule met au jour dans le premier acte de la pièce une illusion qui ne tromperait personne, du moins pas le principal concerné, le travailleur à la tâche.

Néanmoins, le désenchantement exprimé ne doit pas éclipser ce que les dramaturges libertaires – dont Mirbeau fait partie – ont tenté de réaliser au théâtre. De fait, Mirbeau comme Darien ont eu à cœur de défendre leur idée du théâtre : un théâtre social. Si cette question n'est pas seulement l'apanage de ces deux dramaturges à la fin du XIX[e] siècle, il est vrai que tous deux se sont intéressés au théâtre social. Du côté de Mirbeau, c'est par le biais du théâtre populaire, émanation de la démocratie, que le théâtre pourrait remplir l'une de ses missions les plus essentielles, la mission sociale. Du côté de Darien, cet intérêt apparaît à plusieurs reprises dans sa correspondance, notamment en 1908 : l'auteur parle d'un « Théâtre social » et de « pièces sociales[34] » qu'il voudrait bien écrire et faire jouer dans un avenir proche. Sans voir aboutir ce projet, on peut malgré tout identifier derrière cette intention une continuité avec les idées défendues par l'écrivain depuis ses débuts littéraires en 1889 : un individualisme libertaire où les questions sociales sont avant toute chose au service d'un idéal, celui de l'homme libre sur la terre libre.

Conclusion

À la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle, le travail ouvrier apparaît comme un motif à la croisée des questionnements (éthiques, politiques, sociaux, etc.). L'écrivain trouve, dans le portrait de l'ouvrier à la tâche, un moyen de défendre ses idées, de mettre au jour la vision d'un monde abîmé que d'autres anarchistes, à l'exemple de Gérard de Lacaze-Duthiers, évoqueront quelques décennies plus tard. Vers 1930, Lacaze-Duthiers critique ainsi le travail tel qu'on le pratique, tout en proposant une philosophie tournée vers la vie de l'esprit, afin que le prix du travail ne soit pas trop lourd à porter :

> L'exploité est une éponge que l'exploiteur presse jusqu'à la dernière goutte. Il faut qu'il meure à la tâche. L'ouvrier est un matricule, comme le soldat. Il lui est défendu d'avoir une originalité. Il n'a qu'à exécuter les ordres, même s'ils sont inintelligents, qu'on lui donne. Si son bon sens lui démontre qu'en obéissant il ne fera que du mauvais travail, il n'a qu'à s'exécuter, sans mot dire. La société qui prétend avoir tant fait pour les travailleurs, en réalité a tout fait contre eux. […] Que notre travail soit un refuge contre les laideurs qui nous entourent. Ennoblissons-le chaque fois que nous le pouvons, et quand nous sommes obligés de faire un travail qui nous déplaît, pour pouvoir vivre, profitons de notre liberté pour nous appartenir et être nous-mêmes. La vie double s'impose à l'intellectuel comme au manuel : une fois la tâche sociale finie, la tâche essentielle commence : embellir

[33] *Id.*

[34] Lettres autographes signées de Georges Darien, adressées à l'acteur Gustave Scheler, au sujet de son projet de Théâtre social. Les lettres sont datées du 21 mai et du 6 juin 1908.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

notre esprit, combattre la bêtise ambiante, consacrer nos heures de loisirs à penser et à rêver[35].

Bibliographie

Barthes, Roland, (1968), « L'effet de réel », *Communications,* n° 11, pp. 84-89.

Bonneff, Léon et Maurice, *La Vie tragique des travailleurs* [1908], Études et documentations internationales, Paris, 1984.

Cladel, Léon, « Vyr le porion » [1884], *Quelques Sires*, Paul Ollendorff, Paris, 1885.

Clemenceau, Georges, « Il y a quelque part, sur le pavé de Fourmies, une tache de sang innocent qu'il faut laver à tout prix ! », Assemblée nationale, 8 mai 1891. Url : https://www2.assemblee-nationale.fr/decouvrir-l-assemblee/histoire/grands-discours-parlementaires/georges-clemenceau-8-mai-1891 (Consulté le 10 /12/ 2025).

Fix, Florence, (2018), « Zola et Mirbeau face à la pauvreté, enjeu sociopoétique du naturalisme », *Excavatio*, vol. XXX. Url : http://aizen.zolanaturalismassoc.org/excavatio/archives/v30.html (Consulté le 10 /12/ 2025).

Lacaze-Duthiers, Gérard de, (1934), « Travail », *Encyclopédie anarchiste*, La Librairie internationale, Paris, pp. 2784-2786. Texte établi par Sébastien Faure.

Lemonnier, Camille, (1886), *Happe-Chair*, Monnier, de Brunhoff et C^{ie}, Paris.

Léon, Pierre, (1954), *La Naissance de la grande industrie en Dauphiné*, Presses Universitaires de France, Paris.

Lorig, Aurélien (dir.), (2025), *La Viande à feu (1907). Un drame en quatre actes par Georges Darien*, Épure, coll. « Héritages Critiques », Reims.

Michel, Pierre, (2007), « L'enfer selon Mirbeau et Barbusse », *in* Himy-Piéri, Laure ; Poulouin, Gérard (dir.), *Octave Mirbeau. Passions et anathèmes*, Presses Universitaires de Caen, coll. « Symposia », Caen, pp. 45-55.

Mirbeau, Octave, « Émile Zola et le naturalisme », *La France*, 11 mars 1885, p. 1.

Mirbeau, Octave, « Questions sociales », *Le Journal*, 20 décembre 1896, p. 1.

Mirbeau, Octave, « Travail », *L'Aurore*, n° 1303, 14 mai 1901, p. 1.

Mirbeau, Octave, (2001), *Les Mauvais Bergers*, dans *Au temps de l'anarchie. Un théâtre de combat (1880-1914)*, t. 3, Séguier Archimbaud, Paris.

Mitterand, Henri, (1986), *Le Regard et le Signe. Poétique du roman réaliste et naturaliste*, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », Paris.

Proudhon, Pierre-Joseph, (1858), *De la justice dans la révolution et dans l'Église*, t.3, Rivière, Paris.

Rebérioux, Madeleine, (1995), « L'ouvrier à travers les arts et la littérature », *in* Willard, Claude (dir.), *La France ouvrière, Des origines à 1920*, t. 1, Éditions de l'Atelier, Paris, pp. 455-493.

Rolland, Édouard, (2023), « Travail d'Émile Zola, ou la cité métallurgique comme nouveau lieu du bonheur », *in* Hermetet, Anne-Rachel ; Le Blay, Frédéric ; Le Nan, Frédérique (dir.), *Les Lieux du bonheur. Approches littéraires*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Nouvelles Recherches sur l'Imaginaire », Rennes. Url : https://books.openedition.org/pur/186868?lang=fr (Consulté le 10 /12/ 2025).

Zola, Émile, (1978), *Correspondance*, Presses de l'Université de Montréal-Éditions du CNRS, Paris-Montréal, t. 3.

Zola, Émile, (2025), *Travail*, Œuvres complètes – *Les Quatre Évangiles*, n° 799, t.2, Classiques Garnier, coll. « Classiques Jaunes », Paris. Édition établie par Fabian Scharf.

[35] Gérard de Lacaze-Duthiers, « Travail », *Encyclopédie anarchiste*, La Librairie internationale, Paris, 1934, pp. 2784-2786. Texte établi par Sébastien Faure.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977